

**Henry  
KénoI**

**Le désespoir  
des anges**

---

**roman**

*ACTES SUD*



LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Peu après avoir réussi à s’arracher à la prostitution, une jeune Haïtienne découvre un jour que, sous ses apparences de bourgeoise protégée, la propriétaire de l’hôtel qui l’emploie désormais n’est, comme elle, qu’une femme en souffrance. Mais, durant l’inattendu dialogue qui s’engage alors, la “domestique” ne cesse de voir surgir les images du terrible passé qui a irrémédiablement fait naufrager son destin et brisé tous ses rêves.

Comment ne serait-elle pas hantée par ce jour de triste mémoire où, poussée à bout par les abominables sévices sexuels qui lui étaient, comme à tant d’autres, impunément infligés par des nantis habitués à abuser sans vergogne de la misère de leurs inférieurs, elle a, entre provocation et désespoir, accepté de devenir la concubine du chef de gang qui faisait la loi dans le plus vaste bidonville du pays ? Et comment oublier de quelle déchéance et de quelle dépravation elle a payé sa soumission à ce sanguinaire potentat avant que l’assassinat de ce dernier ne la contraigne à fuir pour échapper à la haine féroce du nouveau “patron” des cités dont elle avait naguère refusé les avances ?

Dans cet impressionnant roman dont tous les personnages sont embarqués sans retour dans la spirale de la violence, Henry Kénol, s’inspirant de la crapuleuse prise en otage des cités-bidonvilles d’Haïti par des gangs armés au début des années 2000, décrit sans tabou la scène ordinaire d’un enfer sur terre où l’impuissance des victimes rencontre le silence assourdissant du corps politique.

HENRY KÉNOL

*Diplômé d'économie commerciale et de gestion ainsi que de l'École normale supérieure en sciences sociales, Henry Kénol travaille actuellement pour une entreprise haïtienne. Le Désespoir des anges a été publié aux Éditions Atelier Jeudi Soir, à Port-au-Prince, en 2009.*

Première édition :  
Atelier Jeudi Soir, Port-au-Prince, 2009

© ACTES SUD, 2013  
ISBN 978-2-330-02020-0

HENRY KÉNOL

Le Désespoir  
des anges

roman

*ACTES SUD*



# PREMIÈRE PARTIE





*Le temps, il finit toujours par venir à bout des choses.*

Toute ma vie, on m'a répété cette phrase. Et aujourd'hui encore. Une fois de plus. Une fois de trop.

Ce matin, c'est Josué qui me l'a dite. Josué qui se croit plus sage que nous tous, du haut de ses cinquante-six ans. Je me redresse à demi, un coude sur l'oreiller. Josué, il parle comme ça, surtout après l'amour. Avec ses airs de grand diseur. Moi, ça ne me coûte pas de coucher avec lui de temps en temps. Il a l'expérience de l'amour et la patience de la maturité.

Je n'ai pas répliqué. Josué, c'est le plus ancien de nous tous. Il a la confiance des patrons. Il dit que cela n'a pas toujours été facile mais qu'avec le temps et beaucoup d'efforts, il a pu s'en sortir.

Parce que Josué, il croit dur comme fer qu'il a réussi. Depuis le temps qu'il est là à ramper pour garder son emploi et que nous l'avons sur le dos en permanence comme un chien sur une charogne. Mais la Madame, elle n'écoute que lui. Ce qui lui donne

droit de vie et de mort sur nous autres du petit personnel. Pourtant ce n'est pas moi qui irai me dresser contre lui. Moi, j'ai toujours été avec le pouvoir et pour l'instant, à l'hôtel, c'est Josué qui a le pouvoir.

Je n'ai pas répliqué, mais je ne suis pas du tout d'accord. C'est moins le temps qui aide à vivre que l'habitude même de la vie. Le temps, il ne vient jamais à bout des choses. Bien au contraire ! Il prolonge ta douleur, comme ces vers, tout en dedans, qui te rongent les entrailles, ces fièvres qui te minent de l'intérieur ou ces mauvais rêves dans lesquels tu te débats tout éveillé. Je sais cela d'expérience. À presque vingt-huit ans, je suis déjà une vieille femme qui a vécu tout ce qu'il y avait à vivre de joies comme de peines, de plaisirs comme de souffrances ; qui a pleuré toutes les larmes de son corps au point qu'il ne reste qu'une vieille peau desséchée, comme ces hardes qu'on oublie au bout d'une ligne, sous la flamme d'un soleil de midi. Oui, je sais cela d'expérience, avec ce corps de vieille marqué par le fouet de l'existence.

Peut-être que je suis morte et que je ne le sais pas encore ? Dimanche dernier, j'ai entendu le pasteur dire que l'enfer est sur terre. Même si je suis un peu d'accord, le pasteur, il peut dire ce qu'il veut : il a Dieu avec lui ; moi c'est le contraire. Je ne sais pas pourquoi je continue à me rendre à l'église en quête d'un pardon qui jamais ne viendra. Ou plutôt, si, je sais. C'est surtout pour plaire à ma tante Zia.

Ma tante Zia qui n'a jamais eu pour moi un seul mot de gentil. Tante Zia, à qui je dois ce travail à

l'hôtel parce qu'il n'y a pas trop longtemps, elle était en affaire avec Josué. Ensemble, ils ont même eu un enfant, qui aujourd'hui évolue dans le pays du Blanc. Je peux voir sa photo trôner sur la table branlante du petit salon. Plus jeune que moi, avec sa grosse tête d'imbécile heureux nourri au fast-food, arborant fièrement la casquette new-yorkaise et le tee-shirt blanc avec en rouge l'inscription : *The Big Apple*.

Je sais que c'est injuste d'en vouloir à ce visage sur la photo. Je devrais être heureuse qu'un autre s'en soit sorti. C'est juste que ces histoires de pays étrangers me font penser à Mario, et peut-être aussi à Samson.

Mario, et tous nos rêves qui se sont envolés. Mario et cette époque déjà lointaine où nous savions encore rire en parlant d'avenir. Quand nous pensions que le monde était à prendre et que le temps lui-même nous attendrait. C'était il y a plus de douze ans. J'étais jeune, belle, j'avais la peau encore lisse et me grisais d'être la favorite de l'un des plus puissants chefs de gang du pays.

Je me secoue. Ces images me font mal. Je refuse les souvenirs. Je n'ai d'ailleurs à me souvenir de rien : toute ma mémoire est sur ma peau, en cicatrices qui s'entrecroisent : sillons rougeâtres des rivières creusées à coups de lanières, bourrelets de mornes taillés à coups de canif. Là : cette ligne de chair boursouflée qui part du haut de mon ventre pour se perdre dans ma toison. C'est par là qu'ils me l'ont sorti, fruit pourri jeté d'un corps dans lequel plus rien ne pouvait croître. Non, je n'ai pas de mémoire. Seulement ces images qui me frappent comme un

poing chaque fois que je touche une de mes plaies. Chacune d'elles a sa mémoire. Des fragments de mémoire bien distincts les uns des autres dans un même corps de zombi. Je suis du doigt la ligne le long de mon ventre. Cette chair de ma chair, j'aurais aimé l'imaginer autrement qu'une boule sanglante. Aurait-elle eu mes yeux ?

Sans savoir, je continue à vivre, déjà morte tout en espérant que la mort viendra vite.

En attendant, comme dit tante Zia, il faut que je paie pour mes fautes. N'est-ce pas ce que je fais ? J'expie. Pour tout ce que j'ai fait, par amour ou par haine. Pour tous ceux qui sont morts à cause de moi. Pour tous ceux que j'ai tués d'un regard ou d'une parole. Pour ces visages suppliants desquels je me suis détournée, ces larmes qui m'imploraient et que j'ai ignorées. Il faut que je paie. Autant pour ce que j'ai fait que pour ce que je n'ai pas fait, par rancune ou par lâcheté, à l'époque où j'étais la femme de Dieu.

Dieu, bien sûr, c'était Mario. La jeunesse était reine. Nous voyions en tout adulte un ennemi. Nos parents avaient échoué. Tout ce temps qu'ils avaient passé à courber l'échine dans les *factories* des bourgeois, à faire reluire les parquets de leurs maisons, tailler les fleurs de leurs jardins, ou comme ma mère, se casser le dos dans leurs cuisines. Je la revois encore, toute luisante de sueur, avec, sur elle, cette odeur de friture qui m'indisposait. Je n'aimais pas aller dans cette grande maison. Ce n'était plus ma mère mais quelqu'un d'autre qui, les yeux baissés, s'affairait sur les casseroles et les fourneaux en subissant

les foudres de la patronne, une grande mulâtresse au nez retroussé et au regard méprisant. Ses mots m'atteignaient comme un fouet.

Aujourd'hui, j'ai cassé un plateau de verreries. L'esprit ailleurs j'ai trébuché et je me suis étalée dans un vacarme de verre brisé. Quand je me suis relevée, j'avais la main en sang. L'air absent, j'ai regardé ma paume et ce gros éclat de verre qui y était fiché. Moi, j'ai la peau qui donne et la moindre coupure y laisse une marque comme l'encre sur le papier. J'imagine déjà cette cicatrice nouvelle qui coupera en deux la ligne de ma main, sauf que cette fois, je me la serai faite toute seule.

Est-ce un signe ?

Après m'être fait panser, je me rends chez la patronne qui demande à me voir. J'ai le cœur calme mais je ne peux m'empêcher de me demander ce que je deviendrai après m'être fait renvoyer. Parce qu'il n'y a pas de doute, c'est ce qui arrivera.

Depuis que j'ai été embauchée, il y a plus d'un an, c'est bien la première fois que je pénètre dans le saint des saints. C'est ainsi que nous autres, du petit personnel, appelons le bureau des patrons. Seul Josué est habilité à s'y rendre chaque après-midi, pour les "rapports" de fin de journée. Je dois d'abord traverser le carré du comptable qui me jette un œil torve sans cesser de taper sur son ordinateur : celui-là, il doit être déjà en train de calculer mes prestations. Tout au fond, il y a la teinture opaque de la porte vitrée des patrons qui porte, en lettres d'or, l'inscription : Direction

générale. Avant même que je ne m'annonce par deux petits coups discrets, le claquement sec de la serrure électrique retentit. En pénétrant dans l'enceinte, une forte odeur de cuir me prend à la gorge. J'ai envie de tousser mais je me retiens. Tout juste devant moi, il y a le bureau vide de Monsieur, avec l'écran de son ordinateur recouvert d'un fourreau en plastique, pour le protéger de quelque poussière imaginaire. Je sais Monsieur présentement en voyage, comme d'ailleurs presque toujours, et c'est pour ça que c'est la Madame, notre vraie patronne. Je la vois qui m'observe, tout au fond, sur la droite, dans une pénombre parfumée au Givenchy. Je prends quand même le temps d'observer autour de moi : tout est propre, lustré, mais sombre et froid. Je me dirige vers Madame. Je veux soudain que tout cela finisse, pour être enfin seule avec moi-même et réfléchir à ce que je vais bien pouvoir faire maintenant que je n'ai plus de travail.

Tante Zia ne me gardera pas. C'est certain. Elle dira sans doute : déjà assez que je l'aie recueillie par charité chrétienne, par égard pour ma pauvre sœur qui s'est crevée au travail afin de pouvoir l'élever et lui inculquer des principes qu'elle a balayés d'un revers de main pour s'amouracher d'un voyou. Oui, pour tante Zia, j'ai tué sa pauvre sœur aussi sûrement que si je lui avais entré un poignard dans le cœur. Elle s'est éteinte dans ses bras, avec mon nom madichon\* sur ses lèvres moribondes.

Oui, il faut que je réfléchisse à ce que je vais faire. Ce n'est pas que j'aie peur. Il n'y a pas longtemps, je vivais dans la rue. Aujourd'hui, je ne suis plus aussi

alerte ni aussi pimpante qu'à l'époque où je faisais la jeunesse, mais j'ai assez d'expérience pour savoir que cela a peu d'importance. Une petite permanente, un peu de fard et le tour est joué. Les hommes qui passent font peu de cas de la beauté quand ils sont pressés d'assouvir leur faim de caresses, et mes cicatrices ne se voient pas dans le noir. Il faut que je réfléchisse, avec mon cerveau vide et mes lèvres sèches.

Aurais-je peur? Cela ne se peut pas. Les demi-mortes telles que moi n'ont peur que d'une chose, être condamnées à la vie éternelle. Alors je soutiens sans ciller le regard froid de Madame en me disant que, quoi qu'elle fasse, ce sera toujours bien moins que le mal que j'ai fait moi-même à beaucoup d'autres. C'est pour cela que j'expie, pour cela que jusqu'ici j'ai reçu sans plier ces coups de poing des hommes, aussi ceux de la vie, avec ma peau de mémoire qui encaisse sans ecchymoses, s'étire sans se déchirer mais conserve à la moindre éraflure le pus amer des souvenirs.

Et Madame, elle commence à parler, avec ses mots comme des épines. Mais les mots qui font mal, je connais.

Comme cette autre Madame, du temps de ma mère. Cette autre Madame, avec sa langue comme une lanière. Je n'aimais pas aller dans cette maison, mais elle faisait souvent appel à moi : quand ils avaient besoin de personnel supplémentaire pour servir dans leurs dîners de famille, à l'époque des fêtes ou lors des grandes réceptions que Madame organisait quelquefois pour les gros clients de Monsieur. Maman

et moi, nous ne pouvions pas cracher sur les petits bonus que nous apportaient ces extras, sans compter que mes services étaient payés à part. Cela ne me déplaisait pas de tournoyer dans tous les sens, le plateau en équilibre sur une main, au milieu de ces messieurs en costume et de ces belles dames en robe de soirée. Un bref instant, je m'imaginais que c'était mon monde. D'ailleurs, dans quelques années, il n'y aurait pas de raisons que je n'en fasse pas partie : j'étais bonne élève à l'école ; après, j'irais à l'université faire médecine. J'étais belle et j'attirais les regards. Je n'avais que quinze ans. Je n'ai pas vu venir ce qui allait suivre. J'aurais dû, pourtant. Il y avait ce garçon de dix-neuf ans, M. Ronald, le fils de Madame. Une espèce de gros tas de muscles épais, un malade d'haltérophilie qui marchait en roulant des épaules comme un débardeur. Il avait l'air mauvais, la lèvre pendante et baveuse comme un chien en rut.

Et en rut, il l'était.

Ils m'ont attrapée alors que je me dirigeais vers les dépendances. Maman était encore à servir mais ce soir-là, j'avais décidé de partir plus tôt et prétexté un malaise. M. Ronald avait avec lui deux amis de son club de sport. Je les connaissais un peu parce qu'ils fréquentaient la maison et je ne les aimais pas, à cause de leurs regards sournois. M. Ronald, il m'a mis une couverture sur la tête et m'a chargée sur son épaule comme un sac de riz. Je me suis à peine débattue, tant j'étais surprise. J'ai senti qu'ils grimpaient l'escalier puis j'ai entendu une porte se refermer. C'est alors que j'ai compris et que j'ai eu peur. J'entendais leurs gloussements étouffés, déjà



tout excités à l'idée de ce qu'ils allaient me faire. M. Ronald a retiré la couverture avant de me jeter sur le lit. J'ai voulu hurler mais il a plaqué sa grosse main sur ma bouche tout en m'arrachant les vêtements avec l'autre. Ses amis l'aidaient en me maintenant les bras et les jambes. Quand j'ai été nue, il s'est redressé un peu, le temps de faire glisser son short de sport sur ses jambes, puis s'est enfoncé en moi sans préambule.

Je n'étais plus vierge. C'est difficile de le rester longtemps quand on est une fille de la misère, qu'on a quinze ans et qu'on est jolie ; qu'on habite dans un bidonville à plusieurs dans une pièce et qu'on évolue dans le frottement des corps, avec tous ces jeunes mâles bien membrés qui vous sollicitent. Mais j'étais une fille sérieuse qui allait à l'école, savait comment se protéger et n'avait encore rien fait qui n'eût été de son plein gré.

Quand même, il m'a fait mal. Il se révélait à l'image que je m'étais faite de lui : cynique et brutal. Il s'enfonçait profond, à un rythme de plus en plus rapide, jusqu'à ce qu'il explose dans un grognement porcine. Ensuite, j'ai dû subir les deux autres, de nouveau lui, puis encore ses amis. Cela a duré ce qui m'a semblé des heures. Ils me retournaient dans tous les sens pour les positions les plus obscènes. Je les sentais aller et venir à l'intérieur de moi, puis le jet brûlant de leur semence meurtrir mes parois intimes et se répandre comme un poison au fond de mon ventre. Cela semblait ne plus devoir finir. Jamais je n'aurais cru qu'ils auraient pu me faire si mal avec leurs pénis, mais ils étaient brutaux. Je n'étais qu'un

objet au service de leur plaisir, et, plus encore, une ennemie qu'ils s'acharnaient à soumettre en l'humiliant. J'ai senti leur haine et leur mépris pendant qu'ils me violentaient.

Ils m'ont fait mal, surtout M. Ronald, quand il m'a prise par-derrière en pesant de tout son poids chaque fois qu'il m'empalait. Là, j'ai bien cru mourir gueule ouverte, comme ces carcasses éventrées de chiens errants, sur la route nationale. Puis mon corps s'est habitué. La douleur s'est calmée et j'ai pu attendre avec sans trop de peine qu'ils finissent. J'avais une serviette sur la bouche en guise de bâillon et leur poids sur mon corps me maintenait immobile. Les bruits du bas me parvenaient : tintements de cristal et rires des convives sur fond de mélodie de Charles Aznavour. Je connaissais Charles Aznavour. C'était le chanteur préféré de Madame et huit fois sur dix la maison était emplie de sa musique. J'imaginai maman, le visage de bois, le plateau en équilibre, en train de servir tous ces gens qui ne lui accordaient pas un regard. Elle ne pouvait pas se douter que sa fille était à l'étage, en train de se faire violer par le fils de la maison et ses amis.

Enfin ils se sont relevés. En ricanant, ils ont essuyé leurs sexes sur mes vêtements et mes dessous, comme une ultime façon de m'humilier. Et, de fait, j'avais honte. Tellement que j'évitais de croiser leur regard. Plus tard Mario m'a dit que c'était un réflexe d'esclave, trait encore dominant de ma personnalité, à l'époque. Il avait raison.

Je me suis couverte tant bien que mal avec ce qui restait de mes vêtements. Je ne voulais plus remettre

mes dessous souillés de leur sperme. J'ai simplement passé mon corsage par-dessus ma poitrine nue, enfilé ma jupe, puis j'ai fait un ballot de mes sous-vêtements fripés. J'ai descendu l'escalier à pas lents, la tête basse, comme prise en faute. Maman m'attendait dans les dépendances et son regard m'a brûlée, plus encore que ne l'avaient fait les verges de ces garçons. Des yeux agrandis d'horreur qui se sont attardés sur mon visage ravagé, ont glissé sur mon corps pour s'arrêter sur mes jambes striées des traînées visqueuses de ce que je croyais un trop-plein de semence. En suivant le regard de ma mère, je me suis rendu compte que c'était du sang.

— M. Ronald, ai-je bredouillé. M. Ronald et ses amis. Ils m'ont fait mal.

Mais maman, elle avait déjà compris avant même que je me sois mise à parler. Elle a mis la main sur sa bouche, comme pour empêcher son cri de sortir mais il a quand même fusé entre ses doigts écartés. Pas un cri, un gémissement étouffé, mais qui me fit tressaillir au plus profond comme l'eût fait un hurlement ébranlant toute la maison. La porte s'ouvrit soudain sur la silhouette imposante de Lina, la cuisinière. C'était une grosse femme attachée à la famille de Madame depuis son plus jeune âge et qui avait blanchi sous le harnais des bourgeois en gagnant un certain respect auprès des autres membres du personnel. Son ombre envahissait la pièce, si bien que la luminosité de l'ampoule fixée au mur décrépi sur un socle branlant semblait avoir faibli. Moi, je ne l'aimais pas, quoiqu'elle fût douce, aimable et toujours de bonne humeur. Elle représentait ce que je m'étais

mis en tête de détester : un être pitoyable confiné dans sa condition de débris. Une esclave soumise, et heureuse de l'être, à l'embonpoint placide et serein de ceux qui se nourrissent des restes tombés de la table des maîtres, en bénissant ces derniers de ne les avoir pas jetés à la rue. Elle n'avait qu'un fils, sans géniteur connu, dont elle avait accouché dans la maternité improvisée d'un centre de santé communautaire, parce que Madame lui avait vertement fait savoir qu'elle devrait se débrouiller toute seule pour "mettre bas son affaire" et qu'eux, les patrons, ne s'impliquaient dans rien qui ne fût fait "dans les normes". Un garçon dans sa vingtaine, presque aussi obèse que sa mère, qui s'amenait deux fois par jour chez les maîtres, pour engloutir les restes de repas qu'elle lui servait amoureusement.

Lina, comme maman, a mis la main sur sa bouche avec une stupeur horrifiée.

— Jésus, Marie, Joseph, s'est-elle exclamée, c'est comme pour la petite Anise, il n'y a pas deux ans ! Il n'en rate pas une, M. Ronald.

Alors maman s'est levée. Le visage fermé d'une colère froide.

— Ils vont m'entendre, a-t-elle dit. Qu'importe ce qui arrivera, je me vengerai. Je le jure !

Mais Lina, comme un mur, s'est dressée sur le seuil.

— Oh que non, ma fille, tu n'en feras rien. Parce que tu ne sais pas ce dont ils sont capables. Pas comme moi.

— Et comment crois-tu pouvoir m'empêcher ?

— Je ne peux t'empêcher de faire ta bêtise, si tu y tiens. Moi, je ne suis qu'une vieille femme avec presque deux fois ton âge. Je dis seulement que ce n'est pas le moment, parce que ta fille est là, en train de saigner. Je suis un peu sage-femme. Je peux arrêter l'hémorragie mais je n'y arriverai pas sans ton aide.

Comme une pierre, maman se rassit sur le lit dans un grincement de vieux sommier. Moi, j'y étais étendue de tout mon long, claquant un peu des dents sous l'effet d'une fièvre naissante.

— Il n'y a pas de temps à perdre, fit Lina dans un grognement. Il faut de l'eau froide et des serviettes propres.

Maman sembla reprendre vie, filant vers la cuisine remplir les récipients d'eau et préparer les serviettes tandis que Lina, avec douceur, faisait glisser ma jupe le long de mes jambes.

— Elle perd aussi le sang par-devant, dit-elle dans un soupir en secouant la tête. Ils n'y ont pas été de main morte. Comme pour Anise.

Je fermai les yeux. Autant faire le vide pour goûter à la paix de ce moment d'inertie. Mais les visages grimaçants de Ronald et de ses amis luisaient dans les ténèbres de mes paupières closes. J'entendais maman s'affairer à l'autre bout de la chambre, je frissonnai au contact de la serviette humide que Lina me passait sur le corps pour faire disparaître les traînées

sanglantes sur mes jambes et mes cuisses. Je la sentis les écarter en même temps que maman me soulevait un peu les fesses, pour introduire un bout de serviette imbibée d'eau froide dans chacun des orifices desquels le sang continuait toujours de couler. Ses gestes étaient d'une infinie douceur, mais malgré cela j'eus quand même très mal quand elle dut peser avec le poing pour faire un peu pénétrer les serviettes.

— Là, là..., fit-elle doucement, c'est fini. Mais il faut la pression pour arrêter l'hémorragie.

Je me sentais déjà mieux. La fraîcheur des serviettes sur mon corps faisait baisser la fièvre et après l'agitation du début une douce torpeur m'envahissait. Les visages de mes bourreaux s'estompaient dans une sorte de brume bleutée et cela ne m'était plus pénible de garder les yeux fermés. Si bien que maman et Lina, me croyant endormie, avaient repris leur échange. De plus en plus lointaines, leurs paroles me parvenaient comme dans un rêve, mais je n'étais pas encore inconsciente. C'est maman qui commença, avec dans la voix un accent qui me semblait étranger :

— Qui est donc cette Anise à laquelle la même chose est arrivée?

J'entendis Lina soupirer :

— Une petite dinde qui se croyait plus maligne qu'elle ne l'était vraiment. Elle a travaillé comme ménagère peu de temps avant ton arrivée. Sauf qu'elle était jolie fille, trop jolie, et que ça lui est

monté à la tête, surtout quand M. Ronald a commencé à lui tourner autour. Ils avaient le même âge et tout pour s'entendre : elle était consciente de ses atouts et lui marchait braguette ouverte, comme encore aujourd'hui.

Elle s'interrompt un moment, le temps d'appliquer sur mon corps de nouvelles serviettes imbibées d'eau fraîche.

— Anise, reprit-elle de sa voix rauque, ce n'était pas une fille sérieuse comme la tienne. Mais elle n'a pas mérité ce qui lui est arrivé ensuite. Chacun de nous a ses rêves. Nous y avons tous droit. Mais Anise, c'était du genre à voir trop gros, trop vite. Surtout que M. Ronald semblait bien accroché. Sauf que ce garçon, comme tu le sais toi-même, c'est un méchant à l'esprit dérangé. Un soir que les patrons étaient absents ils se sont enfermés dans sa chambre. Il en a bien profité, après lui avoir promis le monde. C'est vrai qu'à ce moment Anise était consentante, mais elle n'aurait pas pu prévoir ce qu'on lui réservait. Après avoir bien assouvi son plaisir, M. Ronald, il a ouvert la porte de sa chambre et laissé entrer ses amis. Ils n'étaient pas que deux comme pour ta fille, mais bien six ou sept. Ils se sont jetés sur elle comme des chiens en rut et l'ont travaillée sans ménagement toute la nuit. Je l'entendais hurler comme un porc qu'on égorge. J'ai bien cru devenir folle ce soir-là. J'aurais voulu trouver de l'aide, mais Madame ne m'avait laissé aucun numéro pour l'appeler au besoin. Sans compter que M. Ronald, il ne se serait pas gêné pour me couper en petits morceaux si seulement il m'avait soupçonnée de vouloir le dénoncer

à sa mère. Je suis certaine qu'il n'aurait pas hésité une seconde, quoique je l'aie vu naître et que j'aie soutenu ses premiers pas. Au petit matin, il est d'ailleurs venu me chercher jusque dans ma cuisine. J'ai cru ma dernière heure arrivée quand je l'ai vu paraître avec sa haute taille et ses larges épaules. Mais M. Ronald, il était très calme, et même de bonne humeur. Il m'a entouré les épaules de son long bras en m'assurant qu'il m'aimait bien mais que j'avais intérêt à me taire sur ce qui s'était passé dans la soirée. J'ai voulu jouer l'étonnée mais M. Ronald, il n'a pas été dupe. Il savait que je ne pouvais pas ignorer ce qu'ils avaient fait, lui et ses amis. Enfin, il me fit savoir que je devais me rendre dans sa chambre, pour l'aider à se débarrasser d'un "colis encombrant". Là, j'ai eu vraiment peur. Je me suis imaginé qu'ils avaient fini par la tuer et qu'il me demandait de les aider à se débarrasser du cadavre. Mais Anise, elle était bien vivante. Complètement épuisée, couverte de sperme avec, comme pour ta fille, du sang qui suintait de son sexe et de son anus, mais vivante. Je dus l'aider à descendre l'escalier pour ensuite la laver et l'habiller. Son corps était couvert d'ecchymoses et son visage tuméfié. Elle avait sans doute cherché à se défendre et les autres l'avaient frappée. Elle était encore faible, elle saignait toujours un peu, mais les feux de la haine allumaient son regard. Je crois même que c'était cette colère qui bouillait dans son cœur qui faisait qu'elle n'était pas malade comme elle aurait dû. C'est pourtant vrai que c'était une fille de constitution solide. Quelques instants plus tard, son hémorragie avait cessé, sans que j'aie eu à agir. Mais son ressentiment grandissait, en même temps que son corps reprenait de la vigueur. J'ai bien essayé de



la calmer mais elle était lancée, criant qu'elle allait tout déballer à Madame et que si elle n'obtenait pas tout de suite réparation, elle traînerait leur nom dans les tribunaux, dans toutes les stations de radio du pays, partout où il y aurait quelque boue pour qu'elle l'y plonge. Parce que justement, elle, Anise, n'était détentrice d'aucun nom susceptible d'être sali. Elle, Anise, était la fille de Soyèt et de Ti Pyè, autrement dit de personne et elle n'avait donc pas à craindre le scandale. Sans compter qu'elle, Anise, "savait des choses". Tout ce qu'on doit savoir quand on a le fils de la maison qui vous baratine, puis vous confie des trucs au creux de l'oreiller. Oui, tout ce qu'on doit savoir, quand on est une fille maligne comme Anise, qui sait voir sans avoir l'air de regarder et comprendre sans avoir à poser de questions.

Mais Anise, toute maligne qu'elle se disait, ne pouvait pas savoir à quel point la corde qu'elle avait touchée était sensible. La Madame, elle n'a pas cillé quand l'autre lui a déballe toute l'histoire avec un brin d'insolence, mais à la façon qu'elle avait de la regarder avec ses yeux sans expression, je savais que ça allait mal se passer pour la petite. Je le savais. Parce que moi, Lina, j'étais au courant de bien plus de choses qu'Anise elle-même n'aurait jamais pu savoir, dût-elle passer encore dix ans à travailler chez les patrons.

Le mari de Madame, le Monsieur, son entreprise de construction, tous ces tracteurs, ces camions et ces gros contrats de routes avec le gouvernement, tout ça c'est rien que le beurre sur la tartine. Le *business*, le vrai, c'est "en sous-marin" qu'il le fait. Il y a de temps en temps ces atterrissages suspects de petits avions dans des endroits jamais pareils, des trous

perdus dans quelque province isolée. Et puis ces livraisons tard dans la nuit, sur cette belle propriété au bord de la mer qu'ils possèdent dans le Sud. Je le sais, pour l'avoir quelquefois accompagné, quand il fallait faire la cuisine et servir tous ces gens qui ne parlaient qu'anglais ou espagnol sans être forcément des Dominicains. Et il y a plus encore : une fois, je les ai vus débarquer des caisses scellées d'une demi-douzaine de camions pour les charger dans un conteneur. L'une d'elles a glissé et son contenu s'est répandu sur le sol : c'étaient des fusils. Je sais aussi qu'il les paie tous : du simple chef de district, en passant par les inspecteurs de douane, les policiers, jusqu'aux gros zotobré\* : le directeur de la police, ainsi que ces messieurs les ministres du gouvernement. Et même plus haut : jusqu'à... tu sais qui!

Oui, je sais tout cela, depuis le temps que je suis chez eux à laver leur parquet, préparer leurs repas et gratter le fond de leurs marmites pour trouver moi-même de quoi manger et nourrir mon enfant. Mais moi, Lina, j'ai appris très tôt qu'il y a certaines vérités, quand tu les connais, il vaut mieux les enterrer profond dans ton cœur rien que pour pouvoir vivre tranquille, en te persuadant que tu ne sais rien du tout.

Le peu que savait Anise était quand même assez lourd pour faire mal aux patrons, et même très mal. Assez pour qu'ils pensent à des moyens de la faire taire. J'ai essayé pourtant. J'ai essayé de le lui faire comprendre, mais la petite, elle n'a rien voulu savoir, arguant que la Madame, elle avait fini par baisser son caquet et promis de lui payer avant la fin de la semaine les réparations qu'elle lui devait. Ce soir-là, quand elle est sortie de la maison, c'était pour ne

rentrer nulle part. On l'a retrouvée trois jours plus tard en plein centre-ville, la gorge ouverte jusqu'aux oreilles. Elle était étendue de tout son long sur une pile d'immondices, entièrement nue et probablement violée.

Cette Anise, pauvre petite! Juste qu'elle avait un peu trop de feu dans le sang. Avec une telle énergie, nul doute qu'elle aurait été loin. Si seulement elle avait su attendre.